« La formule “littérature romande” spécifie la culture des régions francophones de la Suisse »

Daniel Maggetti

Directeur du Centre des littératures en Suisse romande à l'Université de Lausanne

---

Daniel Maggetti est né en 1961 en Suisse italienne. Il a fait ses études à Lausanne, Zurich et Paris, et les a terminées par une thèse de doctorat intitulée L'Invention de la littérature romande, 1830-1910 *(Lausanne, Payot, 1995). Il a participé à plusieurs projets de recherche, et a été nommé en 2003 professeur ordinaire de littérature romande à l'université de Lausanne, où il dirige le Centre de recherches sur les lettres romandes. Il a été secrétaire de rédaction de l'*Histoire de la littérature en Suisse romande *dirigée par Roger Francillon (4 vol. , Lausanne, Payot, 1996-1999), et a codirigé, toujours avec Roger Francillon, l'édition critique des* Œuvres complètes *de C. F. Ramuz (29 vol. , Genève, Slatkine, 2005-2013). Il a par ailleurs publié un recueil de poèmes et des récits de fiction, dont* Chambre 112 *(Vevey, L'Aire, 1997) et* Les Créatures du Bon Dieu *(Vevey, L'Aire, 2007).*

Raymond Mbassi Atéba : *Pour parler de la littérature suisse, certains critiques évoquent la littérature helvétique, d'autres la littérature suisse romande, d'autres encore pensent aux cantons et parlent de littérature vaudoise ou genevoise. Ces désignations sont-elles interchangeables ?*

Daniel Maggetti : Non, elles ne sont pas interchangeables. Parler de littérature suisse ou helvétique n'a pas vraiment de sens, du moins au singulier : dans un pays où cohabitent quatre langues et cultures, on ne peut parler que de littératures suisses, au pluriel, en étant conscient du fait que chacune d'entre elles est particulière et n'a pas forcément de parenté avec les autres. Utiliser la formule « littérature romande » signifie, de manière implicite, que l'on reconnaît qu'il y a une spécificité culturelle, voire esthétique, propre aux régions francophones de Suisse : une idée que l'on a prônée depuis le XIX^{e} siècle et qui a encore fait florès jusque dans les années 1970, mais dont aujourd'hui on remet en question la pertinence sur le plan des définitions collectives. On préfère du reste parler de « littérature *en* Suisse romande » que de « littérature suisse romande ». Les appellations « cantonales », quant à elles, s'emploient essentiellement pour des raisons de politique culturelle (il faut rappeler que chaque canton, en Suisse, jouit d'une grande autonomie, y compris dans les domaines de l'éducation publique et de la culture : les cantons sont de véritables petits États !) ; ce sont, ces dernières donc, des appellations qui ont une portée géographique, mais

ne prétendent pas cerner des caractéristiques esthétiques ou de contenu.

RMA : *Nombre de travaux consacrés à la littérature romande se focalisent sur les auteurs comme Ramuz, Cendrars, Rivaz, etc., qui pour certains évoquent la fin de cette période de l'invention dont vous parlez dans vos travaux (1995). Très peu d'études révèlent les écrivains d'aujourd'hui. Peut-on parler de démission des écrivains ou plutôt de celle de la critique ?*

DM : Démission de la critique, c'est beaucoup dire, mais il est vrai que les études critiques sur la littérature contemporaine sont peu nombreuses. Cela est dû à l'exiguïté du champ littéraire romand, à l'absence d'éditeurs spécialisés dans ce domaine, et aussi au manque de « personnel » : il y a certes des travaux de master qui sont soutenus dans les universités, surtout à Lausanne et à Genève, mais ils ne sont pas publiés. Parmi les publications récentes, je ne vois que la thèse de Muriel Zeender Berset, *Écrire entre les langues* (Genève, Slatkine, 2010), qui soit un travail d'ensemble sur un corpus contemporain.

RMA : *Est-on passé aujourd'hui de l'invention à la maturation ? Quelle(s) avancée(s), quelle(s) régression(s) ?*

DM : Je crois que de nos jours les définitions collectives et la croyance en une identité culturelle romande spécifique ne sont plus d'actualité. L'appartenance est essentiellement institutionnelle. Il n'y a que peu, voire pas du tout de traits (stylistiques, thématiques,

idéologiques) qui distinguent les écrivains romands des auteurs du reste de la Francophonie, France comprise ; mais on appelle « écrivain de Suisse romande », ou « écrivain appartenant à l'espace littéraire romand », tout auteur dont la trajectoire est touchée, voire infléchie, par les relations – en priorité matérielles – qu'il entretient avec ce contexte géographique et culturel. Cette appartenance se décline de plusieurs façons : on retrouve dans un même ensemble des personnes nées en Suisse mais vivant et publiant ailleurs, des écrivains qui se sont installés en Suisse à un certain moment de leur trajectoire et qui y sont édités, des auteurs nés et établis en Suisse, mais dont les livres paraissent hors de nos frontières. Qu'ont-ils en commun ? Même s'ils le minimisent ou le réfutent, leur lien avec la Suisse les inscrit dans un circuit de soutien, de promotion et d'attention critique particulier ; ils font partie d'associations d'écrivains suisses, leurs publications sont subventionnées par des instances helvétiques, leurs livres figurent, dans les librairies, sur la table « littérature romande », voire « littérature suisse », et sont pris en considération par des jurys de prix comme par les critiques littéraires dont l'attention se porte sur la production d'ici.

RMA : *En 1995, vos travaux faisaient état d'une littérature romande entretenant un rapport complexe avec le centre parisien qui s'érige pour beaucoup d'écrivains en modèle et en espace de consécration. Ce constat demeure-t-il encore d'actualité ?*

DM : En ce moment, les relations semblent meilleures, du moins si l'on part du constat que de nombreux écrivains de Suisse romande sont actuellement publiés dans de (bonnes) maisons d'édition françaises. Mais cela n'est pas tellement étonnant, compte tenu de ce que j'ai avancé ci-dessus : il n'y a pas, ou plus, de différence significative, sur le plan esthétique, qui expliquerait une mise à l'écart, à Paris, de textes produits par des auteurs suisses. Ce qui en revanche continue d'avoir du poids, c'est – et on en revient aux institutions littéraires – l'étiquette éditoriale : les médias et la librairie français ont souvent tendance à ignorer les ouvrages qui paraissent en dehors des maisons à forte légitimité symbolique, concentrées pour la plupart à Paris. Seules des démarches ciblées permettent de contrer un état de fait qui se confirme à l'examen des articles et des témoignages portant sur des livres parus chez la plupart des éditeurs romands, indépendamment de leur qualité. Les stratégies les plus fructueuses consistent dans le renforcement systématique des structures de diffusion, comme le font par exemple les Éditions Zoé, et dans le développement de coéditions, voie pratiquée notamment par L'Âge d'Homme.

RMA : *Le champ littéraire romand : sous-champ français ou plutôt contre-champ par rapport au champ parisien ? Peut-on parler d'une institution littéraire en Helvétie ? Quelle est la place de la Francophonie dans ce champ ?*

DM : Selon l'angle d'analyse que l'on choisit, les deux affirmations sont vraies. Du point

de vue de la stricte autorité symbolique, il s'agit bien d'un sous-champ, dans la mesure où sa légitimité – celle qu'accordent, notamment, ses instances de consécration – demeure toujours relative, et ne fait pas le poids face à une reconnaissance parisienne. Du point de vue de l'audace et de la liberté esthétique, en revanche, on peut parler d'un contre-champ, car dans son sein s'élaborent (grâce aussi au fait que les enjeux économiques et de vente sont moindres) des formes d'expression libres et novatrices, échappant à toute « normalisation » – pensons par exemple à l'œuvre de Jean-Marc Lovay, ou à celles de plusieurs poètes. Quant à l'institution littéraire romande, voire suisse, elle existe, oui, elle est même plutôt forte, avec en particulier des maisons spécialisées, des prix littéraires (nombreux), et des manifestations foisonnantes ; c'est même cette institution qui, de nos jours, assure une certaine cohésion, ce que la production, en soi et dans sa diversité, ne peut plus garantir. Pour ce qui est de la Francophonie, les échanges sont restés finalement assez pauvres, en dépit de quelques tentatives faites par le passé. Les auteurs romands sont peu connus et peu diffusés dans les pays francophones, et les écrivains francophones qui ne transitent pas par la France et ses éditeurs sont ignorés en Suisse.

RMA : *Vous êtes écrivain, critique littéraire et universitaire. Comment conciliez-vous cette triple expérience ? Peut-on la transposer à d'autres écrivains romands contemporains ?*

DM : Le fait de « cumuler » ces différentes activités ne me pose pas vraiment problème : ce ne sont pas les mêmes éléments que l'on met en jeu dans chacune d'entre elles, et j'ai un peu l'impression de laisser s'exprimer, dans chacune de ces « positions », une autre facette de moi. L'essentiel est peut-être de ne pas les confondre… ce que je m'efforce de faire. Il y a aussi, d'autre part, une augmentation de cas du même type, en Suisse romande : plusieurs de mes collègues sont dans le même cas que moi, ainsi Jérôme Meizoz, Sylviane Dupuis, Daniel Sangsue, Antonio Rodriguez, notamment.

RMA : *Les écrivains suisses se considèrent-ils comme minoritaires au sein de la Francophonie ? Quelle attitude ont-ils vis-à-vis du monde ?*

DM : Vaste question… La plupart d'entre eux, me semble-t-il, se voient comme minoritaires tout court, impression que l'expérience contemporaine de la mondialisation ne peut que confirmer. On constate ce point de vue dans plusieurs auteurs de récits de voyage, par exemple. La relation à la Francophonie n'est que peu, voire pas du tout problématisée : le monde et la France, mais pas tellement les autres pays où l'on parle et l'on écrit en français – cela, même si la Suisse fait officiellement partie de l'Organisation internationale de la Francophonie depuis 1996.

RMA : *Pour l'Afrique, par exemple, la Suisse apparaît comme le paradis des banques et des biens matériels. Ce*

cliché semble éclipser d'autres potentialités. Quelle est la place des biens symboliques, notamment les humanités et la littérature dans un tel contexte ?

> DM : La Suisse est en effet un pays riche. Cette aisance a aussi un effet sur la production artistique et culturelle : beaucoup d'argent est mis par les communautés publiques et par des instances privées, notamment par des fondations, pour soutenir et promouvoir les arts et la littérature. Les biens symboliques jouent un grand rôle dans le quotidien des Suisses, grands amateurs de culture sous toutes les formes : d'où l'extraordinaire abondance de théâtres, de musées, et même de maisons d'édition, que le fédéralisme renforce également.

RMA : *Quelles sont les stratégies mises en place pour promouvoir l'art et la culture ? Quels sont les modes d'accommodements imaginés par les écrivains pour assurer leur visibilité en Europe et dans le monde de manière plus large ?*

> DM : Les modes de subventionnement de l'art et de la littérature sont multiples : s'y engagent aussi bien les communautés politiques locales (communes, villes, cantons) que la Confédération, et que de très nombreuses fondations privées créées à cet effet. Cet encadrement permet une production importante et garantit sa réalisation en Suisse – pour la littérature, je pense notamment aux maisons d'édition, qui pour la plupart sont également bénéficiaires de subsides. La question de la

visibilité et de la circulation des textes hors de Suisse reste en revanche irrésolue : elle dépend de l'engagement des maisons d'édition (or, toutes n'ont pas les moyens ou l'énergie pour organiser une diffusion efficace), et en petite partie des efforts de Pro Helvetia, la Fondation suisse pour la culture, qui cependant n'a pas les prérogatives d'un ministère de la culture à l'échelle nationale, institution qui n'existe pas dans notre pays.

RMA : *Après Rousseau, Cendrars, Ramuz, quelles sont les voix qui semblent porter pour vous les promesses de cette littérature ?*

DM : Significativement, vous avez choisi trois auteurs qui ont, tous les trois, été « sacrés » par Paris, où ils sont devenus célèbres (même Ramuz, quoiqu'il le soit resté moins longtemps que Rousseau et que Cendrars). C'est révélateur ! Il est difficile de citer des écrivains contemporains au niveau de ceux-là, mais je pense que l'on peut parier sur l'avenir de l'œuvre de Philippe Jaccottet ou sur celles de Frédéric Pajak et de Catherine Safonoff, par exemple.